



LE TRIDENT

le théâtre de la capitale



Dans la République du bonheur

de Martin Crimp

Du 13 janvier au 7 février 2015

Mise en scène: Christian Lapointe

Traduction française: Philippe Djian

Version québécoise: Christian Lapointe

Coproduction: Théâtre Blanc

En collaboration avec la Place des Arts



L'Arche est éditeur du texte représenté.

Mot du metteur en scène

Il est difficile de croire que dans un futur rapproché nous pourrions prendre l'avion aussi librement que nous le faisons actuellement. Et la foi paraît bien peu aidante pour ce genre de réalité particulièrement tangible.

Dans le délire de notre espèce à s'archiver à outrance il y a cette quête étrange d'arriver à regarder en direct le spectacle de nos propres vies. Notre expérience de la communauté se vit maintenant dans un monde digital parallèle. Et nous avons peine à nous souvenir de ce à quoi ressemblaient nos esprits avant l'avènement de ce monde réseautique qui nous relie et nous distance. Arriverons-nous à vivre éternellement ? À quand une réelle vision sociétale commune prônant une véritable politique de décroissance ? Arriverons-nous à sortir de ce vortex de vidéo de chats ? Dans la solitude qu'est la mienne je tente souvent de voir où et comment se sont infiltrés, dans d'autres sphères de nos vies, les mécanismes puissants qui animent l'industrie de la pornographie. Une chose est certaine : déjà nous ne tolérons aucune « régression », aucun « retour en arrière » à moins de vitesse et moins de résolution : nous exigeons des images qui jonchent le sol de nos vies qu'elles soient de plus en plus définies et qu'elles nous parviennent à une rapidité ahurissante. Face à la cruauté de notre espèce, cet homo festivus festivus (celui qui fête le fait qu'il a le loisir de fêter), la nostalgie est particulièrement bien inutile.

Le Bonheur avec un grand B, tel qu'il se présente à nous, nous laisse devant nos ordinateurs, nous faisant oublier tout ce qu'il y aurait à casser dehors pour forcer les tenants du pouvoir à rétablir une certaine forme d'équilibre entre

les classes de la société, équilibre qui se voit quasiment disparaître sous les soi-disant nécessités d'austérité qu'on nous impose pour sournoisement appauvrir les moins nantis et doucement plus avant les abrutir.

Et cet avenir difficile à imaginer... que l'on appréhende presque comme des travaux d'école désagréables à achever, ne semble pas vouloir se construire avec l'aide de la mémoire du passé, cette Histoire que l'humanité avait pourtant souvent étudiée dans le but de ne pas répéter les erreurs qu'elle a engendrées. Mais peu importe, malgré tous les effets néfastes que cela pourrait entraîner pour les générations à venir, nous acceptons en général, et ce depuis la nuit des temps, les termes et conditions d'utilisation de notre bonheur d'occasion.

Christian Lapointe
Metteur en scène

L'auteur

Né en 1956 en Angleterre, Martin Crimp est aujourd'hui considéré comme un des auteurs les plus marquants du théâtre contemporain britannique. Résolument novateurs, ses textes n'ont cessé de questionner les codes de l'écriture dramatique. D'abord auteur de nouvelles et de pièces radiophoniques, Crimp fut monté dès la fin des années '90 par le Royal Court Theater de Londres. Il fut rapidement traduit et joué en Europe puis partout dans le monde. Célèbre pour *The Treatment* (1991), *Attempts on her life* (1997) et *The City* (2008), l'auteur se distingue par son audace, sa sagacité et une ironie à la fois fine et caustique qui caractérise presque toute son œuvre.

Avec *Dans la République du bonheur*, Crimp emprunte le drame de salon à la dramaturgie conventionnelle, mais le déconstruit rapidement en lui juxtaposant une forme fragmentée, sans personnages ni réplique distribuée. Les phrases fusent vers la salle, pulvérisant la fine paroi de verre qui protège d'ordinaire la fiction. Ce qui se joue devant nous semble bel et bien investir le temps et l'espace du réel. Comme si le texte s'écrivait en direct, conférant

à la machine théâtrale une existence nouvelle, un chaos organique. Cette opération de déconstruction, qu'on retrouve souvent chez Martin Crimp, est ici poussée à son paroxysme car l'auteur s'applique aussi à démanteler le *musical*, monstre sacré du théâtre commercial.

Se gardant bien d'émettre des jugements, Crimp dresse au moyen de ses pièces le portrait satirique d'une société contemporaine pétrie de contradictions et en proie à des phénomènes déroutants : la tyrannie de l'individualisme, des générations désillusionnées dites « perdues », la quête de sens, la fragmentation sociale, l'aliénation médiatique, l'angoisse généralisée et la fuite en avant, tout cela confronté aux difficultés d'un « vivre-ensemble ». Ou d'un « vivre », point. Et dans le cas de *Dans la République du bonheur*, d'un « vivre heureux ».



Une République... ...du bonheur ?

Héritée des Grecs, la république se veut une forme d'organisation politique dont le pouvoir est détenu par le peuple. Par opposition aux régimes dynastiques ou autocratiques, le peuple de la république est seul décideur dans la mesure où c'est lui qui choisit, par le vote, son dirigeant.

La souveraineté du peuple républicain est-elle complète pour autant ? L'expérience historique ne porte-t-elle pas plutôt à croire que la république a des relents d'utopie ?

Quoi qu'il en soit, la recherche de l'égalité des droits et des libertés est un noble projet. Et s'il est inatteignable dans la pratique, rien ne justifie de cesser d'y œuvrer, ne serait-ce que sur le plan théorique. Nous souhaitons bien sûr le meilleur pour tout un chacun : la santé, la sécurité, la justice, l'égalité des chances et sûrement aussi, le *bonheur*. Mais le bonheur s'accompagne-t-il vraiment d'un projet politique ?

Qu'est-ce que le bonheur exactement ? Plaisir ? Joie ? Béatitude ? Satisfaction ? Jouissance ? Sérénité ? Difficile de trancher. D'autant plus qu'une définition du bonheur ne peut être que subjective.

Dénigré par la religion chrétienne, qui valorisait surtout la souffrance, le bonheur est devenu un *droit* au tournant du siècle des Lumières pour se transformer tranquillement et nous parvenir aujourd'hui sous la forme du *devoir*. En Amérique du Nord, n'avons-nous pas l'obligation d'être heureux quand nous vivons parmi les plus privilégiés de ce monde ? D'ailleurs, n'a-t-on pas *tout pour être heureux* ?

La dictature du soi

Si le bonheur constitue un droit fondamental – et même un *devoir* – il est sans doute légitime de s'y consacrer corps et âme. Notre brève existence terrestre ne mérite-t-elle pas d'être vécue sous le signe parfait de l'allégresse ? Mais prioriser son bonheur risque assurément d'entraver celui d'autrui puisque nous ne partageons pas tous le même idéal. Qui a donc préséance ? Quand le bonheur compte parmi les droits de la personne, peut-on prolonger les limites du nôtre là où commence justement celui des autres ?

La quête du bonheur révèle la tyrannie de l'individualisme et les dissensions qu'elle porte en latence. Elle découvre aussi le caractère de libre-arbitre qui l'accompagne depuis peu. Maintenant que Dieu ne décide plus des destins humains, il revient à chacun de bâtir son propre Eden sur la Terre. En d'autres mots, non seulement le bonheur est un dû, mais il est aussi devenu une responsabilité. « *Soi* » devient

ainsi la fin qui justifie les moyens : « je » ai le droit et le devoir de vivre une vie heureuse et « je » en suis le seul artisan. La primauté et la souveraineté de l'individu ne sauraient être mieux circonscrites.

Le compte à rebours de la mort ne laisse toutefois pas vraiment le loisir de prendre son temps. Peu importe ce qu'entendent les autres. Ne faut-il pas profiter pleinement de l'instant présent puisqu'il ne reviendra pas ? « *Yolo* », *you only live once* : vivre à 100 %, tout embrasser, faire les excès qu'on regrettera ne pas avoir faits ? Transcender sa vie de mortel par une intensité telle qu'elle console de ne pas être éternel ? En d'autres mots, vivre la vie d'une star qui aurait écrit son propre scénario.

L'air du temps: on connaît la chanson

« Quand on veut, on peut ». Tout est possible à celui qui en a la volonté, même l'horizon fantasmé des réussites multiples : personnelle, amoureuse, professionnelle... Le seuil de la perfection a beau se confondre avec les cieux, à l'impossible nul n'est tenu. Et cette personne à qui tout réussit, ce pourrait être vous ! C'est à peu de choses près l'idée du rêve américain. Heureusement pour lui, toute une logique capitaliste le soutient. À de nouvelles ambitions correspondent de nouveaux produits, et pour de nouveaux produits s'inventent de nouvelles envies. La satisfaction des désirs est ainsi constamment différée. À l'infini.

Mais même le ciel a ses limites. Et quand on l'atteint, la chute est vertigineuse. La désillusion de la génération X (née entre 1960 et 1980) en témoigne. La précarité financière due à la réduction du marché du travail, l'amertume des promesses non tenues de l'*American way of life*, la rupture avec les valeurs traditionnelles et la prise de conscience de l'insignifiance de l'existence – pour ne nommer que celles-là – n'allègent pas le bilan. L'héritage de la génération suivante, dite Y (née entre 1980 et 2000) n'est pas simple non plus : au bagage de leurs parents, les jeunes s'ajoutent un monde éclaté par les communications rapides et le 2.0, ainsi que la fatalité d'une catastrophe environnementale imminente.

Les questions essentielles sont pourtant toujours les mêmes : Qui sommes-nous ? Pourquoi sommes-nous là ? Où allons-nous ? Quelles nouvelles dimensions ces questions prennent-elles dans une époque en proie à d'importants bouleversements ? Une époque qu'on a affublée de tous les « post » possibles : post-moderne, post-industrielle, post-féministe, post-idéologique. Mais qu'y a-t-il après le « post » ? Quel avenir notre collectivité se réserve-t-elle ? Sera-t-il heureux ?



Ici et maintenant: la mise en scène

On peut aborder la mise en scène de *Dans la République du bonheur* à partir de l'élaboration d'un langage particulier qui passe entre autres par la manipulation d'objets. S'ils se firent discrets au début de sa pratique, les objets s'invitèrent progressivement chez Lapointe, notamment avec *Limbes* d'après l'œuvre de Yeats, *Vu d'ici de mort* dans un fossé de Fausto Paravidino. Il élaborera aussi ce langage avec d'autres textes de Martin Crimp montés au travers de ses expériences comme pédagogue dans les écoles de théâtre (*Atteintes à sa vie*, *Le Traitement*, *Face au mur*, *Tout va mieux*). Avec *Dans la République du bonheur*, l'objet prend une autre valeur car il revêt une figure humaine, les acteurs jouant par moments avec des figurines qui les représentent. Cette présence permet d'exploiter la polysémie de l'accessoire dont la dimension symbolique, une fois sur scène, est démultipliée.

À ce premier aspect s'ajoute la musique, une donnée nouvelle chez Lapointe. Bien qu'il ait parfois réalisé la conception musicale de

ses spectacles, c'est la première fois que Christian Lapointe monte un texte qui comprend des chansons complètes, et à plus forte raison, des chansons satiriques sur le mode du *musical*. Ecrites par l'auteur mais mises en musique par Keith Kouna, les chansons apportent à la mise en scène une autre dimension : non seulement elles soulignent l'immédiateté, mais elles modifient également le rapport au public.

Chez Lapointe, le public occupe une place très particulière. Chaque spectateur est paradoxalement acteur de la représentation car sa présence vivante et imprévisible influe sur le cours de la soirée. En fait, c'est lui qui constitue l'enjeu dramatique et dramaturgique : il est à la fois sujet et objet du spectacle. Après tout, le public est le principal motif du théâtre. Si la salle était vide, la pièce n'aurait pas lieu.

Ceci nous mène directement au jeu chez Lapointe qui consiste à brouiller les frontières entre ce qui se produit « dans la pièce », c'est-à-dire dans un lieu fictif et imaginé, et « dans la salle », soit le lieu à la fois de l'immédiateté et de la rencontre avec le public.

Il est primordial pour cela que l'acteur puisse exister sur scène *en son nom* et faire coexister la part fictive de sa partition avec son identité réelle. Afin que sa parole soit portée au-delà des frontières de l'histoire inventée, il faut d'abord que celle-ci existe dans un lieu qui n'est pas, lui, à inventer : celui que nous partageons.

À vrai dire, les deux sont les mêmes. Certains instants au théâtre permettent à l'acteur de si bien les réunir que celui-ci accède alors à ce que Lapointe appelle la posture de l'« acteur-tribun » qui commente notre monde en s'appuyant certes sur la fiction mais sans jamais y entrer. *Ces brèves prises de position, qu'elles soient interrogatives ou de l'ordre de l'affirmation, sont au fond la profonde raison de notre infatigable détermination à faire de notre art un espace collectif de remise en question de notre monde et de ses fondations* (C. Lapointe).

POUR ALLER PLUS LOIN

BRUCKNER, Pascal. *L'Euphorie perpétuelle: essai sur le devoir de bonheur*. Ed. Grasset et Fasquelle, 2000.

COMTE-SPONVILLE, Albert. *Le Bonheur, désespérément*. Ed. Librio, 2003.

COUPLAND, Douglas. *Génération X*. Ed. Robert Laffont. 1993.

LAPOINTE, Christian. *Petit Guide d'apparition à l'usage de ceux qu'on ne voit pas in Anky ou la fuite / Opéra du désordre*. Ed. Les Herbes rouges, 2011.

Consultez le contenu supplémentaire sur [letrident.com](#)





Hydro-Québec est heureuse
de jouer un rôle dans
la promotion du théâtre.

